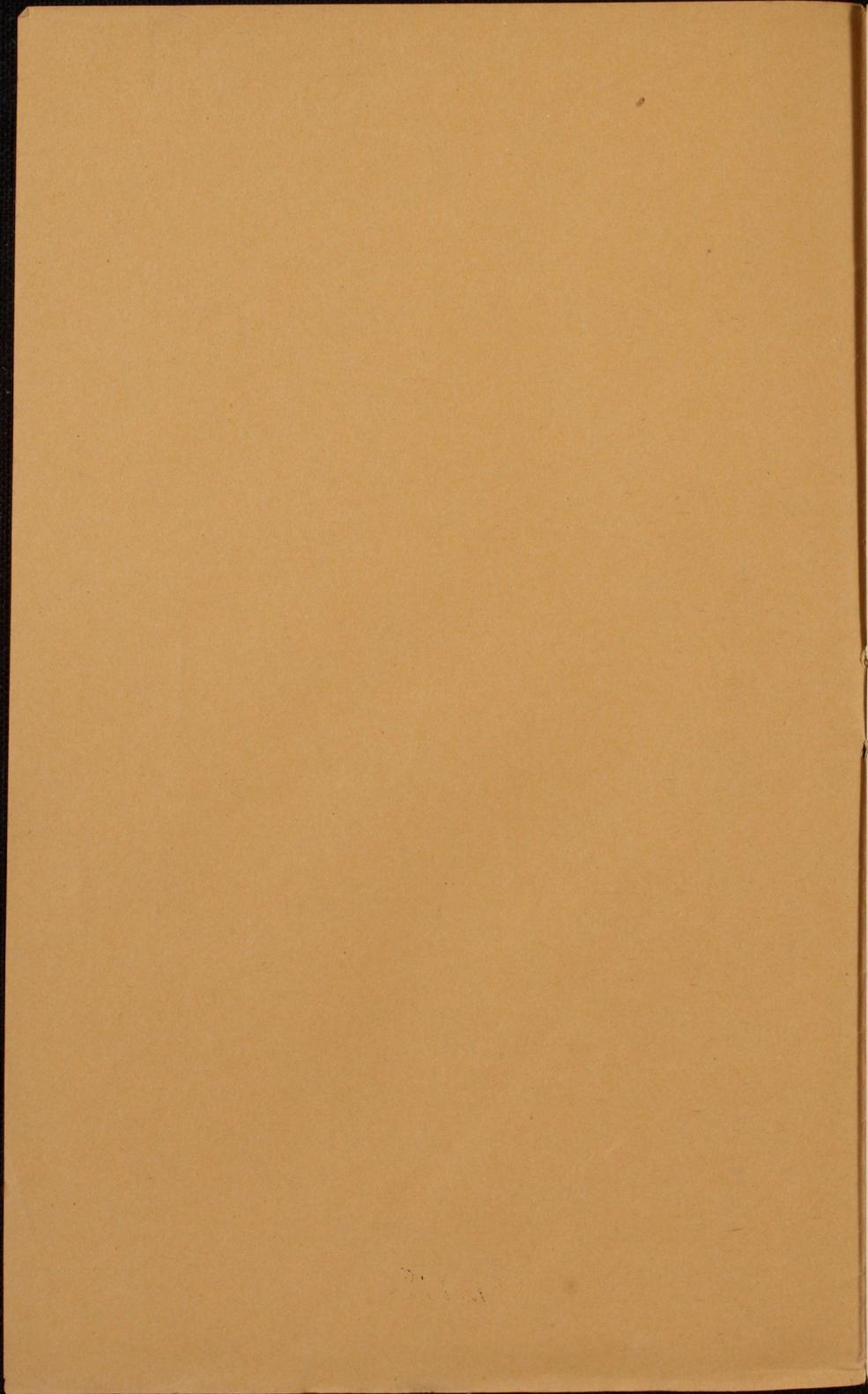


23

LEGS
Auguste BRUTAILS
1859-1926

81821
1926



INFLUENCE

DE

L'ARCHITECTURE OGIVALE

FRANÇAISE

LEGS
Auguste BRUTAILS
1859-1926

EN ESPAGNE



Par M. le M^{rs} de CASTELNAU-D'ESSENAULT

Membre de l'Institut des Provinces

(Extrait du CONGRÈS SCIENTIFIQUE DE FRANCE, 28^e Session, T. IV.)

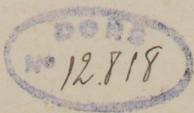
BORDEAUX

CHEZ CODERC, DEGRÉTEAU & POUJOL

(Maison LAFARGUE)

RUE DU PAS SAINT-GEORGES, 28

1863



Aucasse, La Fresne (Gironde)

30 X^{me} 1902

Monsieur et cher Collègue,

Je suis heureux, en réponse à votre demande, de pouvoir vous offrir deux exemplaires de mon étude sur l'influence de l'architecture ogivale française en Espagne, que j'écrivis, en 1863, en réponse à une question sur ce sujet, faisant partie d'un programme du Congrès scientifique tenu à Bordeaux, en 1862 - il y a plus de quarante ans!

C'est vous dire que cette réponse est très sommaire, incomplète, et bien plutôt un cadre ou programme de recherches et d'études détaillées destinées à former un corps d'ouvrage pour lequel j'ai depuis longtemps

l'assemblée bien des notes et bien
des matériaux, avec le projet révé
de les publier, mais que, certai-
nement aujourd'hui, je ne pourrais
publier -

Il existe, d'ailleurs, pour atténuer
mes regrets à cet égard, un excellent
ouvrage anglais, postérieur à mon
Etude - à laquelle il apporte de
nouveaux témoignages approbati-
f publiés en 1869 (n. é.), à Londres,
chez John Murray, Albemarle Street,
par George Edmund Street, A.R.A. Sous
cet titre: Some account of Gothic Architecture
in Spain, avec de nombreuses planches,
et que j'ai lu avec un très
vif intérêt. Je suis sûr qu'il vous
intéresserait aussi beaucoup, si,
désireux de vous occuper des mêmes
recherches, vous prenez connaissance
de cet ouvrage, dont je ne connais
aucun autre semblable en Europe,
et que je crois devoir vous signaler -

- Vous savez, sans doute, que j'ai fait
rapporter au presbytère de La Tremle

l'ancienne Statuette en pierre de S^{te}
Quiterie, dont vous faites chez moi
un cliché photographique, il y a peu
d'années, - cliché dont vous avez bien
voulu me donner une épreuve, que
je conserve avec soin -

A son dernier voyage en Gordelain,
où il me fit le plaisir de venir me voir
au Castle, M^r l'abbé Dubarat, - en l'absence
de notre Curé - fut voir cette statue, qu'il
trouva reléguée dans un coin obscur
d'une dépendance de presbytère, et la
trouva si intéressante - malgré le
dehors - mettons l'indifférence - dont
elle paraissait être l'objet que, dans
la publication qu'il a faite du Missel
de Bayeux en 1543 - et que vous devez
connaître - M^r Dubarat, (à la suite)
d'une reproduction réduite de votre
cliché, n'hésite pas à qualifier de
troupeaux le dépôt de cette statue dans
un coin du presbytère -

Si, comme il m'a été dit, cette statue
a été classée - par les Sain^t de qui. ? -
n'y aurait-il donc par moyen de la
faire rétablir sur son pied dans l'église paroissiale,
où elle avait autrefois, dans la nef,
son autel - que j'ai vu - du moins dans

La sacristie, après avoir l'objet d'une
sage et sobre réparation, pour le
modeste frais de laquelle je proposai
il y a peu d'années, à notre curé
d'ouvrir dans la paroisse une
souscription en tête de laquelle
je le priai de m'inscrire, - mais qui
n'eût malheureusement pas de succès?

- En terminant cette trop longue
lettre, me permettez-vous de m'informer
auprès de vous si le Compte-rendu
des travaux du Congrès archéologique
tenu à Agen en 1901, a été publié?
et chez quel libraire de cette ville
on pourrait se le procurer?

Permettez-moi aussi, Monsieur
et cher Collègue, de vous renouveler
l'assurance de mon respectueux
bien dévoué

M. de Castelnau d'Esquaux

P.S. J'ajoute aussi - vous priant de vouloir
bien lui accepter mes meilleurs vœux
de bonheur à l'occasion du nouvel an
qui va s'ouvrir -

à Monsieur Brutaix
Membre de l'Académie de Bordeaux
Son bien dévoué Collègue
M. de Castelnau d'Encausse
au Calla, 30 X^{me} 1902

BORDEAUX. — IMPR. DE F. DEGRÉTEAU ET COMP. (MAISON LAFARGUE)
Rue du Pas Saint-Georges, 28.

INFLUENCE

DE

L'ARCHITECTURE OGIVALE FRANÇAISE
EN ESPAGNE

RÉPONSE A CETTE QUESTION :

« *Les écoles régionales françaises ont-elles exercé quelque
» influence sur l'architecture ogivale en Espagne? — Donner
» un aperçu de cette architecture et déterminer cette in-
» fluence.* »

Ceux d'entre vous, Messieurs, qui assistaient en 1852 au Congrès scientifique de Toulouse, se souviendront peut-être, qu'à cette époque, j'eus l'honneur d'appeler l'attention de l'assemblée sur deux faits qui m'avaient vivement frappé dans un voyage archéologique que je venais d'accomplir quelque temps auparavant en Espagne.

Le premier de ces faits et le plus important, était l'influence de l'architecture française que j'avais cru reconnaître dans plusieurs églises et cathédrales espagnoles des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles. Mais alors je n'avais guère parcouru que les deux Castilles, la Manche et l'Andalousie. J'ai

voulu depuis compléter mes recherches, et l'an dernier j'ai visité la Catalogne, l'Aragon, la Navarre et la province de Léon; j'ai revu les mêmes monuments que j'avais admirés il y a dix ans, et j'en ai étudié d'autres que je ne connaissais pas. Or, les résultats du voyage de 1860 n'ont fait que confirmer ceux déjà obtenus en 1850, et c'est avec une entière conviction qu'on peut affirmer aujourd'hui l'influence de l'art français sur la plupart des grands monuments chrétiens du moyen-âge de l'Espagne.

Cette influence, l'histoire en explique l'origine et les causes de développement, soit par les relations très-nombreuses qui existaient au moyen-âge entre les deux royaumes, soit par la grande réputation qu'avaient alors nos abbayes, nos universités, nos artistes. Il faut y ajouter les fréquentes alliances qui, à diverses époques, firent monter sur les trônes d'Espagne des princesses et des princes français. Ainsi, en Catalogne, ce sont des comtes normands; en Castille, en Navarre, dans le royaume de Léon, des comtes de Champagne et des princes de la maison de France. De là ces ressemblances et ces rapports si frappants que l'on trouve entre l'architecture religieuse de ces royaumes et celle des provinces françaises que nous venons de nommer.

Je voudrais éviter d'entrer dans des détails qui fatigueraient l'attention du Congrès et auxquels, d'ailleurs, ce n'est point ici le lieu de donner tous les développements nécessaires. J'essaierai cependant de préciser quelques faits et d'indiquer au moins les limites au-delà desquelles l'influence de l'art français en Espagne cesse de se manifester.

Une étude attentive a pu me convaincre que cette influence était facile à reconnaître dans les monuments des provinces de l'est, du nord et du nord-ouest de l'Espagne, et surtout dans les parties de ces provinces qui se rapprochent le plus des Pyrénées. Des villes comme Valence, Calatayud, Madrid, Valladolid échappent à cette influence; on la retrouve cependant encore à Tolède, mais dans les provinces du Sud telles que la Manche et l'Andalousie, à Séville, par exemple, et à

Grenade, il serait à-peu-près inutile de l'y rechercher, on n'en trouverait aucune trace.

La Catalogne, l'Aragon, la Navarre, les Castilles et le royaume de Léon sont donc les provinces que l'archéologue devra parcourir avec le plus de soin. C'est à Barcelone, à Taragone, à Lérida, à Pampelune, à Vittoria, à Burgos, à Palencia et à Léon que se retrouvent surtout nos procédés de construction, nos plans, notre sculpture, nos légendes, notre style enfin, adoptés dans les principaux monuments de ces intéressantes villes et même attestés par des signatures d'artistes français.

— Le style normand de l'époque romane de transition apparaît d'une manière frappante dans la cathédrale de Taragone. Ce vaste édifice, dont le plan en croix latine est très-beau, se compose d'une nef à bas-côtés simples, d'un transept avec lanterne au milieu et deux chapelles ouvrant dans chaque croisillon, d'un chœur et d'un sanctuaire en hémicycle. L'histoire dit que cette cathédrale fut fondée en 1131 par saint Olaguer, évêque, et Robert Burdet, l'un et l'autre d'origine normande, — deux Français de Normandie, pour traduire exactement. Or, les caractères de l'architecture de cet édifice un peu lourd, mais non sans ampleur ni sans majesté, s'accordent avec le style de cette époque. Le chœur paraît bien appartenir, en effet, au commencement du XII^e siècle; le transept et les nefs peuvent dater de 1150 environ, et le couronnement extérieur des murs de la nef, et les roses, de 1180. La façade, le clocher et quelques détails sont moins anciens et ont été bâtis vers la fin du XIII^e siècle.

Nous retrouvons la même influence dans le beau cloître roman de l'époque de transition, adossé au flanc nord du chœur de cette cathédrale. Ce cloître est admirable d'élégance et de conservation. La largeur de ses galeries, le système ogival de ses voûtes, ses arcades géminées en plein-cintre supportées par des colonnes de marbre, la pureté des profils, la riche sculpture des chapiteaux, font de ce cloître un monument peut-être supérieur en beauté aux cloîtres d'Arles, de

Moissac et du Puy. Les légendes sculptées sur les chapiteaux sont françaises non-seulement par le sujet, mais encore par l'iconographie et le style, et en étudiant ces scènes de la création, de la sortie du Paradis terrestre, de la naissance du Christ, et des divers travaux de l'année formant un zodiaque, il est impossible de ne pas se rappeler nos monuments de France.

Remarquons ici qu'en Espagne, comme en Italie, les cloîtres n'ont pas cet aspect généralement sombre, pauvre et triste de nos cloîtres de France. En Espagne, ces galeries sont larges, aérées, bien entretenues. On n'en fait point des caves, comme à Périgueux. Les murs sont tapissés d'inscriptions antiques ou du moyen-âge. Des chapelles, des tombeaux entourés de grilles d'un travail de ferronnerie presque toujours remarquable, sont ménagés dans ces murs, et le préau complanté de fleurs et d'arbustes forme un beau jardin, où des fontaines et des bassins entretiennent sans cesse la fertilité et la fraîcheur.

Quelques mots encore sur l'influence de l'architecture normande du XII^e siècle en Espagne, à Lérida, par exemple. Je n'avais aucun renseignement archéologique sur cette ville, et cependant je ne sais quel attrait me portait vers elle avec l'espoir d'y recueillir d'utiles observations : je ne fus pas trompé dans cet espoir.

Lérida, Messieurs, se trouve au milieu d'une belle plaine et sur les bords de la Sègre qu'on traverse, pour entrer dans la ville, sur un pont en pierre de fondation ancienne, mais réparé à diverses époques. Son aspect extérieur est riant, et elle est entourée de remparts en mauvais état sur lesquels on retrouve encore les traces des sièges nombreux que Lérida eut à soutenir, depuis celui du prince de Condé, qui fit ouvrir la tranchée au son des violons, jusqu'au siège bien autrement meurtrier du maréchal Suchet, en 1810.

A l'intérieur, les rues sont laides, mal pavées et tortueuses ; mais quelques maisons élevées, à toitures et à balcons saillants, sont pittoresques. L'une d'elles a sa façade

ornée de trois jolies fenêtres romanes, séparées l'une de l'autre par de longues et minces colonnettes en marbre que couronnent des chapiteaux sculptés avec une rare finesse, et d'un caractère tout français. Plusieurs balcons ont leurs grilles en fer travaillées avec un grand art; mon compagnon de voyage et moi en avons remarqué une surtout qui, datée seulement de 1767, offrait des enroulements d'un dessin et d'une exécution tout-à-fait conformes à ceux des grilles du moyen-âge.

Au nord de la ville s'élève une colline aux pentes rocheuses et abruptes, isolée de toutes parts, et sur laquelle est bâtie la citadelle. C'est dans l'enceinte de cette citadelle que se trouve l'ancienne cathédrale; mais, pour la visiter, il faut en obtenir la permission du gouverneur. Cette permission nous fut gracieusement accordée, et quoique accompagnés d'un soldat peu archéologue, il est vrai, mais très-bavard, nous pûmes prendre une description suffisamment exacte de cette cathédrale.

Il est inutile d'entrer ici dans les détails de cette description. En résumé, c'est un monument du XII^e siècle dont le plan semble calqué sur celui de la cathédrale de Taragone, mais avec un style plus avancé et peut-être plus pur. Ce plan, la construction, le caractère de l'ornementation appartiennent en entier à l'école normande de l'époque romane de transition; ce sont ses moulures, son historiation, ses entrelas, ses feuillages. Pour quiconque a étudié avec soin les belles églises normandes de cette époque, il reste évident qu'à moins d'une copie exacte, il serait impossible d'en reproduire à un degré plus frappant de ressemblance les caractères et le style. L'ensemble offre un intérêt, une richesse de décoration et une beauté de lignes qui font de cet édifice parfaitement conservé, d'ailleurs, quoique servant de caserne, un monument d'une importance artistique de premier ordre.

Mais ce n'est pas tout : au sommet de la partie la plus élevée du fort, à côté et au-dessus de la cathédrale se trouve un

donjon roman, qui n'est autre chose qu'un reste de l'ancien château normand. Construit sur le roc dont les escarpements ont été taillés à pic, ce château est à-peu-près rectangulaire. La partie conservée présente d'épaisses courtines percées de longues meurtrières en fente et reliées par des tours carrées assez rapprochées, avec, aux angles, des contre-forts hauts, minces et plats. L'appareil de moyenne grandeur est le même que celui de l'église. On peut encore reconnaître parfaitement l'enceinte extérieure de ce château, le fossé intérieur qui défendait l'abord du donjon et la porte d'entrée.

— Je voudrais maintenant signaler à votre attention, après les monuments romans, quelques-uns des monuments gothiques qui m'ont paru se rattacher à l'école normande et au premier rang desquels doit figurer la cathédrale de Barcelone.

Cet édifice, commencé en 1298 et terminé cent ans après, comprend trois nefs de hauteur égale, un chœur et son déambulatoire, avec une rangée de chapelles latérales autour de l'église. L'ensemble offre cet aspect robuste qui frappe dans la plupart des constructions normandes du XIV^e siècle, et l'on y reconnaît l'œuvre d'une école de constructeurs plus encore que d'artistes. Ainsi le système des voûtes et de leurs supports est parfaitement combiné; mais, de même que j'en ai fait l'observation en Normandie, la sculpture d'ornement, à Barcelone, manque de souplesse et de variété. La statuaire, en général, y est incorrecte et lourde. Les ressources d'une imagination féconde, la grâce, ce je ne sais quoi qui frappe dans l'architecture des XIII^e et XIV^e siècles en Picardie, en Champagne, en Bourgogne et dans l'Île de France, ne se retrouvent pas ici; mais, tout ce qui est construction, système de voûtes, profils, est très-remarquable.

Disons en outre, que, comme toutes ses sœurs d'Espagne, Sainte-Croix de Barcelone a conservé la plus grande partie de son mobilier; depuis ses stalles, chef-d'œuvre du XVI^e siècle, jusqu'à ses couronnes de lumière, et depuis sa clôture

de chœur et l'entourage si curieux de son maître-autel jusqu'aux belles grilles qui ferment l'entrée des chapelles.

D'autres églises de Barcelone, telles que Santa-Maria-del-Mar, la collégiale de Sainte-Anne, Sainte-Marie-des-Rois, nous ont présenté un vif intérêt et des rapports plus ou moins frappants entre leur style et celui de l'école normande; mais je ne voudrais pas abuser de votre bienveillance, et je me hâte d'arriver aux villes dans lesquelles ce n'est plus l'architecture normande que nous verrons imposer ses procédés, mais bien l'école française proprement dite, celle de l'Île de France, de la Picardie et de la Champagne.

Chacun de vous, Messieurs, s'il ne les a visitées, a du moins entendu parler de Tolède et de sa belle cathédrale, juste motif d'orgueil pour les Espagnols, au témoignage desquels on s'en est trop longtemps rapporté pour affirmer que ce monument était sans rival et sans modèle en Europe.

Fondée en 1227 par le saint roi Ferdinand et l'archevêque Rodrigo Ximènès, qui avait étudié à Paris et était souvent venu en France, Notre-Dame de Tolède est une cathédrale française, non-seulement par les dispositions de son plan que j'ai eu le bonheur de rapporter, mais encore par son mode de construction, par sa sculpture et le style de sa décoration. Son architecte, Pedro Perez, était certainement venu étudier l'art gothique dans nos admirables monuments, et ce qui tendrait à le prouver c'est la différence qui existe au point de vue exclusif de la construction entre la partie de l'œuvre que dirigea ce grand artiste, c'est-à-dire le chœur, et le reste de l'édifice.

Dans le chœur, en effet, les arcs des voûtes ont conservé toute la netteté de leur courbure; on n'y découvre aucune incertitude, aucune précipitation. Partout apparaît la direction d'un maître expérimenté, connaissant à fond les ressources de son art, surveillant lui-même ses ouvriers, levant sur place toutes les difficultés. Aussi l'architecture de ce chœur est-elle admirable. La sculpture des chapiteaux y est d'une verve, d'une énergie et d'une richesse d'exécution qui rap-

pellent la sculpture de Reims et de Bourges. Peut-être les profils des bases n'offrent-ils pas cette délicatesse et cette élégance particulière à ceux de notre architecture du XIII^e siècle; mais le plan des piles et leur disposition en ont les caractères principaux.

Dans les nefs, qui sont d'ailleurs fort belles, la sculpture des chapiteaux à crochets, les profils des moulures, des bases, des bandeaux, se ressentent bien de notre influence, mais la construction est moins savante et plus négligée. Les arcs-doubleaux sont affaissés sur leurs reins; les arcs-ogives sont gachis, et les formerets, contournés. Ces défauts ont leur cause d'abord dans l'établissement et la construction vicieuse des arcs-boutants, mais ils se rattachent surtout à ce fait qu'après la mort de Perez, les successeurs de ce grand architecte, tout en voulant continuer le plan primitif, ne possédaient pas au même degré que ce maître le savoir, la volonté, l'expérience, et, sans doute aussi, n'avaient pas comme lui étudié hors d'Espagne cette architecture ogivale dont ils prétendaient reproduire un modèle.

A Burgos, plus rapproché de la France, les dimensions de la cathédrale sont moins grandes que celles de Notre-Dame de Tolède, mais l'ensemble offre plus de légèreté, d'élégance et d'harmonie. Fondée en 1221 sur un plan tout français par saint Ferdinand et l'évêque Maurice, qui, lui aussi, avait fait ses études à Paris, l'influence de notre architecture est encore plus apparente dans ce beau monument que dans la cathédrale de Tolède. On la retrouve surtout, et avec un caractère d'évidence incontestable, dans ces légions de statues d'apôtres, d'anges et de saints qui peuplent les voussures des portails, les galeries des façades, les pinacles et les contre-forts. A Tolède, la statuaire est rare, le style en est lourd, l'exécution incorrecte; à Burgos, les statues sont françaises, non-seulement de style, de physionomie, de tournure, mais, je ne crains pas de l'affirmer, elles le sont encore d'exécution.

Ce n'est pas que le style ogival espagnol n'ait pris une grande part à l'agrandissement de Notre-Dame de Burgos,

mais ce ne fut qu'au XV^e et au XVI^e siècles, c'est-à-dire à l'époque où ce style revêtit une originalité propre. Jusque-là tout nous appartient, ou, si l'on aime mieux, vient de nous; n'hésitons pas à le dire, Messieurs: nous l'avons donné.

Notre-Dame de Burgos est une des rares cathédrales espagnoles dont les deux tours, sur la façade, sont couronnées de flèches. Ces flèches, tout ouvrées à jour, ont été bâties presque en entier par des artistes allemands, venus de Cologne vers la fin du XV^e siècle; les souches seules appartiennent à l'époque primitive. J'ai dit ailleurs et je dois répéter ici que, malgré leur richesse, ces flèches sont d'un effet étrange pour quiconque a vu nos beaux clochers de la Normandie, de l'Île de France et de la Beauce. Telles qu'elles sont toutefois, et vues de loin, leur ensemble est en harmonie avec les tours et l'édifice qu'elles couronnent.

Aux portes de Burgos, l'archéologue devra aller étudier un chef-d'œuvre de l'architecture romane de transition, l'église cistercienne du couvent royal de Las Huelgas, ce *Saint-Denis de l'Espagne*, suivant l'heureuse expression de notre regretté confrère l'abbé Laran. Construit vers la fin du XII^e siècle, l'édifice a l'aspect sévère des églises de l'ordre de Cîteaux, mais avec quelle pureté et qu'elle grandeur! Puis, à chaque instant, à chaque pas, vous retrouvez le style de la France; c'est le plan en croix latine avec ses quatre absides carrées ouvrant dans les croisillons; c'est l'élévation des travées; ce sont les profils des arcs, des colonnes et de leurs bases; c'est la sculpture. Tout rappelle à un œil tant soit peu exercé l'architecture de nos églises abbatiales. Il est à regretter seulement que l'on ne puisse pénétrer dans les cloîtres et les bâtiments conventuels de cette grande abbaye, autrefois si célèbre, et qui, dans un avenir prochain peut-être, ne laissera d'elle, comme tant d'autres, que des souvenirs et un nom.

La ville de Léon possède, entr'autres monuments remarquables, une belle collégiale et une magnifique cathédrale gothique. La collégiale, sous l'invocation de saint Isidore, est une église presque toute romane, dont l'extérieur du chœur

offre une beauté de lignes et une richesse de décoration que je n'ai rencontrées dans aucun autre monument du XII^e siècle en Espagne. On entre dans l'église du côté du Midi par un superbe portail qui, par son ordonnance, le caractère de sa sculpture et sa belle couleur dorée, rappelle nos riches portails de Saint-Trophime d'Arles et de Saint-Gilles-les-Bougeries. L'intérieur du monument ne répond pas à la beauté de l'extérieur; on y remarque cependant des chapiteaux d'une belle sculpture, des statues du XIII^e siècle d'un excellent style, et des fonts du XII^e ornés de bas-reliefs très-intéressants.

La cathédrale est fort vantée par les Espagnols, et ils ont raison; cependant les cathédrales de Burgos et de Tolède lui sont préférables, mais Notre-Dame de Léon a un avantage qui manque à ses deux rivales, elle est isolée. De plus, ses façades sont complètes et n'ont pas subi de trop graves mutilations. L'ensemble de l'édifice appartient au style français du XIII^e siècle; son plan est régulier; son architecture, légère; sa construction, bonne. Mais c'est surtout la sculpture d'ornementation qui est excellente et qui, par sa pureté de ciseau, son choix des motifs, présente la plus grande analogie avec notre sculpture.

Les trois portails à l'Ouest, précédés d'un large parvis ouvrant sur une vaste place, donnent à ce monument un caractère de grandeur et de majesté qu'on ne retrouve au même degré dans aucune des cathédrales espagnoles. Malheureusement, la partie supérieure de la façade construite au XVI^e siècle ne répond pas à ce premier ordre, et enlève à l'édifice quelque chose de l'effet qu'aurait produit un couronnement en harmonie avec la mâle beauté du soubassement.

Deux tours accompagnent cette façade. Elles sont belles, mais leurs flèches qui datent, l'une, de la fin du XIII^e siècle, et l'autre du XIV^e, sont lourdes, écrasées, mal comprises. A Léon, comme ailleurs en Espagne, la flèche gothique n'a jamais été bien conçue. La flèche est une création du nord de la France, elle n'est vraiment belle que là, et plus on des-

cent vers le midi de l'Europe, moins on la rencontre hardie, d'heureuses proportions et exécutée avec intelligence.

Je vais finir par un mot sur Pampelune. La cathédrale de cette ville curieuse est un monument des XIV^e et XV^e siècles que défigure malheureusement une façade moderne d'ordre dorique. Son ensemble est remarquable par le plan original du chœur, la grandeur des proportions, et la beauté de l'architecture, qui est d'un style tout-à-fait français comme profils, comme sculpture et comme décoration. Le cloître, avec ses voûtes ogivales et ses magnifiques arcades, est certainement un des plus beaux cloîtres du XIV^e siècle existant en Europe. C'est dans l'une de ses galeries et sur un socle portant un groupe de l'adoration des Mages que j'ai relevé cette inscription gravée au trait en caractères de cette époque :

IACQVES. PERUT. FIT. CESTE. ESTOIRE.

La salle capitulaire, l'ancien réfectoire avec sa chaire du lecteur et ses restes de peintures, la cuisine, des portions de l'église romane primitive et de son cloître, sont encore autant de sujets d'étude des plus intéressants.

Je pourrais citer d'autres églises, et même des villes comme Palencia, Vittoria, où les traditions et les influences de l'art français du moyen-âge sont manifestes ; mais ce serait abuser trop longtemps de votre bienveillance que de continuer de discourir comme je le fais sur une contrée et des monuments qui méritent une étude attentive et des descriptions détaillées. Je serais heureux si j'avais pu faire naître dans l'esprit de quelques-uns de nos confrères la pensée d'aller eux-mêmes étudier les monuments de ce beau pays, pays si intéressant et si peu connu, non-seulement au point de vue archéologique, mais encore sous les rapports géologiques, industriels et agricoles.

J'ai cherché, pour ma part, à attirer votre attention sur l'architecture chrétienne en Espagne et sur l'influence que

l'art français a exercé sur elle, dans quelques provinces, aux XII^e XIII^e XIV^e siècles. Aujourd'hui encore cette influence n'a pas disparu. Des architectes espagnols sont venus étudier en France les secrets de l'art gothique sous les maîtres qui ont restauré la Sainte-Chapelle et Notre-Dame de Paris ; et à Séville, à Madrid, nos artistes continuent de propager une influence qui n'a pas cessé d'exister.

Quant à l'industrie française, son influence actuelle en Espagne n'est pas moins incontestable. Je causais un jour de ce fait important avec l'un de nos compatriotes, chef d'un grand établissement industriel dans ce royaume : « Aujourd'hui, me disait-il, nous sommes plus que tolérés en Espagne ; à Barcelone on compte vingt mille français ; à Madrid nous sommes plus de trente mille qui y exerçons presque tous les métiers et dirigeons un grand nombre d'industries. Les tailleurs, les chapeliers, les boulangers, les perruquiers, les pâtisseries français abondent à Madrid. Les machines, les voitures de luxe, les draps fins, les soieries, les nouveautés, les papiers, la quincaillerie viennent de France. Enfin, nous sommes à la mode, et, mieux que cela, nous sommes nécessaires. »

Sans doute, Messieurs, il ne faudrait pas attacher un sens trop absolu ni trop patriotique à ces paroles. Je ne voudrais pas, surtout, en les rapportant, qu'on pût me supposer la moindre intention de porter atteinte en quoi que ce soit à la juste susceptibilité du peuple Espagnol chez qui le sentiment de l'indépendance s'est montré si supérieur à toutes les tyrannies, à tous les pouvoirs, à toutes les forces du dehors ¹. Dans les faits que je viens d'énoncer, je crois voir moins un aveu d'infériorité relative, qu'une tendance prononcée de l'Espagne à se mêler au grand mouvement Européen et à reprendre la place que l'histoire et le génie de son peuple lui assurent. Pourquoi donc s'étonner alors que l'Espagne commence par se rapprocher de la France vers laquelle l'attirent

¹ Ozanam, *De la civilisation chrétienne au V^e siècle.*

ses souvenirs et les témoignages de sympathie qu'elle sait avoir reçus de nous à diverses époques. Soyons heureux, je le veux bien, de cette tendance, mais comme l'a dit dans un de ses travaux les plus remarquables le savant secrétaire-chef de cette section, « ne nous attribuons point pour cela » quelque supériorité de génie permanente et durable, qui ne » nous appartient nullement, et que Dieu n'accordera jamais » à aucune race, ni à aucune nation ¹. »

¹ De Verneilh, *La cathédrale de Cologne*.

